

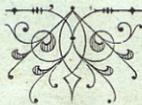
440

*Vicomtesse Henry DE PÉLACOT*

---

# Poésies de Guerre

1914-1919



**Prix :**



# Poésies de Guerre

1914-1919

---

## POUR LA FÊTE DE GRAND'MÈRE

---

Récité par sa petite-fille, MARIE DE PÉLACOT, le 15 août 1914.

---

Me voici devant vous, chère et bonne grand'mère,  
Ne connaissant prose ni vers ;  
Je ne puis qu'aligner (c'est une peine amère)  
Des mots à tort et à travers.

Et puis, maman le sait, ma pauvre petite âme,  
En ces graves et beaux moments,  
Eperdue et flottante ainsi qu'est une flamme  
Aux jours d'orage et de grand vent,

Vole vers la contrée, où courageuse race,  
Pour venger nos morts, les absents  
Vont planter le drapeau sur la terre d'Alsace  
En poussant leur cri d' « En avant ! »

.....

Je suis bien malheureuse et ne puis que me taire,  
Mais non, j'ai déjà deviné  
Ce qui pour moi, jadis, n'était qu'un noir mystère :  
Tous les vrais Français qui sont nés

Avant soixante-dix, la date, j'en suis sûre,  
Où les Allemands leur ont pris  
Un morceau de leur cœur, — cette horrible blessure,  
Sanglant sillon, n'a pas guéri, —

Ces Français, paraît-il, rêvent dans leurs nuits blanches  
Que soudain s'entr'ouvrent les cieux,  
Et qu'en leurs fonds lointains, l'éclatante Revanche  
Se dessine devant leurs yeux.

Voilà ! L'on m'a conté, ma pieuse marraine,  
Que votre très grande amitié  
Pour les deux nobles sœurs l'Alsace et la Lorraine,  
Criait auprès de Dieu : « Pitié ! »

Pour vous faire plaisir, grand'mère, je souhaite  
Que nos braves petits soldats  
En montant à l'assaut, le jour de votre fête,  
Fassent un signe avec leurs bras.

Pour qu'au ciel lumineux, l'orgueilleuse Victoire,  
Si jalouse de sa beauté,  
Entraîne au-dessus d'eux sa compagne la Gloire,  
En se tournant de leur côté!

. . . . .

Tout le monde est pour nous, surtout la cause est  
Mais pour voir l'ennemi plier, [sainte.  
Mais pour attendre en paix nos chers aimés sans crainte  
Il nous faudra beaucoup prier.

Puisque votre patronne est la Vierge Marie,  
Que votre prière est pour ceux  
Qui partent pour combattre, alors, moi je la prie  
De l'exaucer. Voilà mes vœux.

Decize, 15 août 1914.



## ÉPISODE DE LA GUERRE

---

### *A mon mari*

Le 1<sup>er</sup> décembre 1914, un bataillon français attaquait à l'aube le petit village d'Ober-Aspach qui, le soir, tombait, en flammes, en son pouvoir. Le commandant qui avait dirigé l'action fit comparaitre devant lui, au soir de la bataille, les prisonniers qui avaient été faits. Pris de pitié devant un officier prussien exténué de besoin et de fatigue, il le fit reconforter et l'envoya ensuite sous escorte à la ville proche de Thann. Il ne garda que son butin, qui, en l'examinant, révéla la présence de balles dum-dum. L'officier, indigné, fit immédiatement son rapport, demandant que le boche fût exécuté séance tenante. Ce qui fut fait dès le lendemain.

---

En Alsace, un soir de victoire,  
Se reposaient des officiers;  
On amena, comme au prétoire,  
Un seul et récent prisonnier.

Le commandant français, de suite,  
L'interroge; et puis, très humain,  
Et sachant qu'un vaincu mérite  
Des égards, dit : « Avez-vous faim ? »

Honteux, défait, l'air humble et triste,  
L'officier prussien dit, très bas,  
Que jamais depuis qu'il existe  
Il n'eut si faim qu'à ce combat.

Alors le chef français, très crâne,  
Un fils des preux, s'il m'en souvient,  
Dit : « Je veux bien que Dieu me damne  
Si cet homme ne se soutient ! »

S'asseyant, toujours aussi sombre,  
Le Prussien mangea, se carra,  
Et bientôt s'enfuirent les ombres  
De son front. Il se rassura,

Parla du temple de sa ville,  
Avoua qu'il était pasteur,  
Evoqua l'image fragile  
De ses enfants, de son bonheur.

Et quand l'heure de la retraite  
Sonna, entre deux fantassins,  
Sans armes et courbant la tête  
Il rejoignit le bourg voisin.

Le lendemain, dans la journée,  
On découvrit dans son butin  
Un stock de balles retournées.  
« O trahison ! Lâche assassin ! »

Cria l'officier qui naguère  
L'avait traité si noblement.  
En apprenant ce que la guerre  
Est au fond d'un cœur allemand

Il reçut comme une blessure  
Et dit, regardant irrité,  
Son revolver à sa ceinture :  
« Voilà ce qu'il eût mérité ! »

« Adieu guerre de mes ancêtres  
» Où trouvait place la pitié.  
» Sus aux menteurs et sus aux traîtres  
» Dût ce peuple périr entier ! »

## NOËL AU FRONT

---

*A mes petits*

Le petit Jésus s'en va cette année  
Dans les beaux secteurs qui bordent le front ;  
Et comme il n'y a pas de cheminées,  
Il prend les boyaux trempés et profonds.  
Vers chaque papâ (oh ! qu'il illumine  
Le vilain trou noir avec sa clarté !)  
Il se fait nommer gamins et gamines,  
Donner leur adresse en chaque cité ;  
Il dit aux papas : « Je mettrai dans l'âtre,  
» Outre des jouets, soldats ou drapeau,  
» Un tendre baiser pour leur front d'albâtre ».  
Puis il dit encor : « Pour que mon cadeau  
» Ait bien la douceur qu'un enfant réclame,  
Je veux, mes amis, le tenir de vous ».  
Et chacun s'empresse, et chacun l'acclame ;  
Les pauvres poilus tombent à genoux,  
Embrassant les pieds, les mains, la figure  
De l'Enfant Jésus, les larmes aux yeux,  
Et le suppliant que ce rêve dure,  
Ils croient embrasser leurs enfants joyeux.

24 décembre 1916.



## CONFIANCE

Fille, petite-fille et nièce de soldats,  
Femme de capitaine,  
J'ai vingt fois dans le sang la fièvre des combats  
Leur honneur dans les veines.

Chrétienne, patriote, en tout pareille enfin  
A mes autres compagnes,  
Je n'aurais su pourtant attendre en paix la fin  
De la longue campagne.

Faible et ne valant rien, mince fil que tout rompt,  
Dieu connut ma faiblesse,  
Et j'ai levé mon front pour attirer son front  
Tout près de ma bassesse.

Si vous vous étonnez, seule avec mes petits,  
De me trouver si forte,  
Je vous dis sans orgueil, ma mère, mes amis,  
C'est qu'une autre me porte :

Cette autre c'est la foi qui me dit nuit et jour  
Ceci : « la Providence  
» Ne séparera pas le sort de ton amour  
» De celui de la France ».

Quand mon pays criera, victorieux enfin,  
Son cri de délivrance,  
Je pourrai le chanter, couronner son destin,  
Fruit de son espérance.

Car parmi les vainqueurs, je verrai revenir  
Sur sa bête un peu haute  
Et les rênes aux mains, celui qui, pour partir,  
Ne commit qu'une faute,

Celle d'avoir pleuré (je le verrai toujours),  
— Et cela sans bravade, —  
Lorsque le sort voulut qu'il partît quelques jours  
Après ses camarades.

21 février 1915.



NOTES DE PAIX, NOTES DE GUERRE

(A M. et à M<sup>me</sup> Fortunet)

Composé pour un de leurs agréables récitals

MOZART

Sans heurt et sans éclat, sans bruit mais non sans

[flamme,

Mozart, tendre et si pur, sait trouver dans nos âmes

Le chemin des jardins secrets;

Il charme, en évoquant le siècle d'élégance

La poudre, les paniers qui dansaient en cadence

Le vif et pimpant menuet.

Surtout sa piété, son regard extatique,

Quand il a composé la sublime musique

Qui hâta l'heure de sa mort;

Tout purifie, élève, et son noble génie

Gravissant les sentiers de la fin de la vie

Nous montre comment on en sort!

HAYDN

Haydn est un travailleur, fouille de sa cisaille

Le plus petit morceau, surprend par ses trouvailles

Les profanes et l'amateur;

Il console, étalant sa tranquille harmonie

Qui réjouit nos yeux, plate-bande fleurie

Des plus éclatantes couleurs.

Il distrait, varié, l'heure d'étude arrive ;  
On le retrouve avec une ardeur bien plus vive  
Que lorsqu'hier on l'a quitté ;  
Savant ou délicat, simple, complexe ou grave,  
Je crois qu'on peut, sans peur, défier le plus brave  
D'épuiser sa variété.

Nos hôtes bienveillants nous ont fourni l'étude  
De leurs œuvres, peuplant ainsi la solitude  
Des jours mornes, vides, inquiets ;  
Leur chanson a bercé nos heures de silence  
Sans effacer pourtant la rude résonnance  
Du grand fléau qui fait le guet.

. . . . .

Car nous n'oublions pas l'imposante musique  
Que le son des clairons dans leur grandeur épique  
Fit entendre au pays un jour ;  
Les joyeuses clameurs de la foule enivrée  
Partant pour protéger la liberté sacrée  
Du sol français, tout son amour !

Car, nous n'oublions pas tous les cris d'agonie,  
Les derniers soupirs partant avec la vie,  
Des lèvres de nos combattants.  
Les râles de douleur que la blessure arrache,  
Les cris de rage aussi du Boche qui se cache  
Quand la mitrailleuse l'attend.

Car, nous n'oublions pas la voix sonore et calme  
Du chef ému mettant la gloire d'une palme  
Sur la poitrine d'un héros ;  
Le ban qu'il fait ouvrir et qui, comme une eau coule  
Puis, cessant tout à coup, en tonnerre, s'écroule  
Sur un geste, un ordre, un seul mot. —



## LES FRANÇAISES AUX BLESSÉS

---

Après le ciel d'airain, de fer, de feu, de flamme,  
Après les jours si longs qu'ils vous meurtrissaient  
Après tant de nuits sans sommeil, [l'âme,  
Vous avez retrouvé le ciel bleu sans nuages,  
Et des soins prévoyants à l'abri des orages.  
Des fleurs, un horizon vermeil.

Nous venons pour fêter votre convalescence,  
Occuper vos loisirs, effacer vos souffrances,  
Vous faire oublier vos douleurs.  
Et nous venons aussi, car nous avons les nôtres  
Qui quittèrent, un jour, comme l'ont fait les autres,  
Epouses chéries, filles, sœurs !

Nous venons près de vous pour reprendre courage,  
Pour nous calmer un peu quand notre esprit voyage  
Entre le front et le foyer,  
Car nous pensons toujours que, s'ils doivent se battre,  
Nous n'avons pas le droit de nous laisser abattre,  
Mais, roseaux, seulement plier.

Françaises, nous sentons bondir dans nos poitrines,  
La folie héroïque et la fureur divine,  
Apanage de nos soldats ;  
Malgré la cruauté des poignantes alarmes,  
Nous savons nous montrer, en dévorant nos larmes,  
Dignes de ceux qui sont là-bas.

Car nous n'oublions pas l'imposante musique  
Que le son des clairons, dans leur grandeur épique,  
Fit entendre au pays un jour ;  
Les joyeuses clameurs de la foule enivrée  
Partant pour protéger la liberté sacrée  
Du sol français tout son amour.

Car nous n'oublions pas tous les cris d'agonie,  
Les derniers soupirs partant, avec la vie,  
Des lèvres de nos combattants.  
Les râles de douleur que la blessure arrache,  
Les cris de rage aussi du Boche qui se cache  
Quand la mitrailleuse l'attend.

Car nous n'oublions pas la voix sonore et calme  
Du chef ému, mettant la gloire d'une palme  
Sur la poitrine d'un héros ;  
Le ban qu'il fait ouvrir et qui, comme une eau coule,  
Puis cessant tout à coup en tonnerre s'écroule  
Sur un geste, un ordre, un seul mot.

Car nous n'oublions pas la chanson immortelle  
Qui conduit la bataille emportant sur son aile  
Nos régiments souvent vainqueurs ;  
Et nous nous découvrons quand nos troupes la  
[chantent,  
Et nous tremblons debout, lorsque sa voix touchante  
Pénètre jusque dans nos cœurs.

Que sera-ce le jour où cette *Marseillaise*  
Ramènera vainqueurs, sauvés de la fournaise  
Et du dernier de leurs combats,  
Nos soldats inondés de fleurs, couverts de gloire,  
Mêlant l'hymne français à des cris de victoire  
Qui s'élèveront sur leurs pas ?

Et je vibre déjà d'avance, quand je songe  
Au moment lumineux, radieux, sans mensonge,  
    Au moment si doux du retour,  
Où je pourrai pleurer sans honte dans la rue,  
Quand j'entendrai grandir au bout d'une avenue  
    Le grondement de nos tambours...

Ce jour-là, répondant par un divin cantique,  
Les Anges chanteront leur suave musique  
    Dans les cieus entr'ouverts,  
Prévenant le Seigneur qu'enfin sa fille aînée,  
Qu'Il avait tant souffert de sentir enchaînée,  
    Rejette bruyamment ses fers !...

Saint-Honoré-les-Bains, juillet 1918.



À LA MÉMOIRE DE JACQUES ET JEAN MAURE

SOUS-LIEUTENANTS AUX 29<sup>e</sup> ET 320<sup>e</sup> RÉGIMENTS D'INFANTERIE

TOMBÉS EN HÉROS LE 23 AVRIL 1915 ET LE 24 SEPTEMBRE 1917

Les meilleurs fils de France  
sont les enfants chrétiens.

Puisque sa mère a dit, et cela je le pense,  
Que la véritable mort, c'est l'oubli,  
Je veux faire revivre un enfant de la France,  
Un soldat chrétien, un ami.

Si vous ne l'aviez vu, vous douteriez peut-être  
De mon dire et vous écrieriez :  
« Quel superbe tableau ! La mort est un grand maître :  
» Elle embellit tout de moitié ! »

Mais vous l'avez connu, ceux à qui je m'adresse,  
Son charme, vous l'avez goûté ;  
Mes mots vous sembleront moins grands que sa  
[noblesse,  
Mes vers moins beaux que sa beauté.

Son esprit fut nourri à des sources très pures,  
Son cœur d'enfant porté très haut ;  
Les mains de ses parents mirent sur sa nature  
L'empreinte qui fait les héros.

Parlant des Allemands devant ma fille aînée,  
Il disait, avant de partir,  
Avec les yeux brillants et la voix animée :  
« S'il faut pour les anéantir,

- » Pour entrer sur leur sol, pour avoir la victoire,
- » Des régiments sacrifiés,
- » Que je puisse avec eux partager cette gloire
- » Et que je sois l'un des premiers ! »

Il le fut, car bientôt tout son jeune courage  
Servant aux soldats de drapeau,  
Servit aussi de cible aux balles qui font rage  
Et qui creusent tant de tombeaux.

Nous l'avons salué ; sa jeunesse était prête  
A ce sacrifice sanglant.  
La couronne en venant se poser sur sa tête  
Semblait dire : « Ici, l'on m'attend ».

. . . . .

Que pouvait-il manquer à la blonde auréole  
Dont Dieu pare souvent, comme dans un symbole,  
Le front de ceux qu'Il veut à Lui ?  
Quoi ? Ses parents le savent, et leurs larmes brûlantes  
Ont préparé le jour où, pure, éblouissante,  
La seconde auréole a lui...

Derrière ce héros, l'autre héros se place.  
Et nous voyons soudain, stupéfaits, qu'ils s'enlacent  
Et s'embrassent pour mieux monter ;  
Oui, ce qui lui manquait, Français, je le répète,  
C'était comme un miroir où l'âme se reflète,  
Que son frère vint l'imiter !...

Et maintenant pleurer ? Oh ! non. Ce serait lâche  
Puisqu'ils sont là vivants, nous disant sans relâche :  
« Montez, montez plus près de nous ;  
» La route jusqu'ici sera rude mais brève ;  
» Regardez par où l'œil pressent qu'elle s'achève,  
» Jamais, jamais derrière vous.

- » Si vous voulez jeter un regard sur le monde,  
» Voyez-le fécondé par les puissantes ondes  
    » Du sang que nous avons produit.  
» Déjà ce sont des fleurs qui poussent à la place  
» De l'égoïsme bas, à la lugubre face,  
    » Et bientôt ce seront les fruits.
- » Courage ! nos parents. Vous êtes au supplice...  
» Mais nous n'oublions pas que le grand sacrifice  
    » C'est surtout vous qui l'avez fait ;  
» Nous prions le Seigneur dont le regard vous couvre,  
» Qu'en attendant le jour proche où l'on se retrouve,  
    » Il vous comble de ses bienfaits ».

Nevers, septembre 1918.



À LA MÉMOIRE DE JEHAN FLAMEN D'ASSIGNY

SOUS-LIEUTENANT AU 14<sup>e</sup> DRAGONS

TOMBÉ GLORIEUSEMENT POUR LA FRANCE, LE 10 AOUT 1918

A L'ÂGE DE 23 ANS

ET A CEUX QUI LE PLEURENT, AVEC TOUTE MON AFFECTION

---

Le sang de ses aïeux a bondi dans ses veines.  
Quand le tocsin sonna par les monts et les plaines  
    Pour nous dénoncer l'agresseur ;  
Et les traditions des plus lointains ancêtres  
N'eurent qu'à se lever et n'eurent qu'à paraître  
    Pour voir survivre leur honneur.

Lorsque demain viendra pour tous la Délivrance,  
Le sol sera sur lui vert comme l'espérance,  
    Son tombeau blanc comme le jour,  
Car il est le berceau de la jeune victoire.  
La gloire des Français sera sa propre gloire  
    Puisqu'il leur donna son amour !

Il s'était à l'avance, au Dieu de la justice,  
Pour les jours de son père, offert en sacrifice,  
    Proposant son sang pour le sien,  
Car il entrevoyait l'horreur du foyer vide,  
Et sa mère cherchant, impuissante et livide,  
    Amour, conseil, force et soutien.

Il aimait tant les siens, il aimait tant la vie  
Que son ardeur guerrière et sa brûlante envie  
De se donner à son pays,  
Offrent au champ d'honneur un holocauste rare.  
On est près de trouver que le sort est barbare  
De l'arracher à ses amis !

Pourquoi donc est-ce « lui » que la mort si cruelle  
A préféré, plutôt que de prendre avec elle  
Ses camarades du moment ?...  
Quand les épis sont mûrs, on voit la faux qui passe ;  
Dieu voulait moissonner sa jeunesse et sa grâce  
Comme on choisit un pur froment.

Pourquoi donc fallut-il que sa mère meurtrie  
Sacrifiât son fils pour sauver la Patrie,  
Quand d'autres ne l'ont pas donné ?  
Ses vertus n'attendaient pour être couronnées,  
Après les longs tourments des dernières années,  
Que la perte d'un fils aîné.

Aussi son grand chagrin ne cherche point sa route,  
Méprisant ce bas monde, elle ignore le doute  
Qui dissout le courage et dessèche le cœur.  
Et montant d'un seul bond vers Celui qui console,  
Elle a, de son enfant, partageant l'auréole,  
Fait une croix de sa douleur.

Lisant à son sujet ce si complet hommage :  
« Modèle d'officier, calme, plein de courage,  
» D'intelligence », son héros  
Ne grandit pas pour elle, et, dans sa four d'ivoire,  
L'orgueil qu'elle aurait pu tirer de sa mémoire  
Ne sut pas calmer ses sanglots.

Ceux qui mirent son corps sous la toile de tente,  
En lui fermant les yeux, virent que, dans l'attente  
Du définitif sommeil,  
La mort avait posé sur sa lèvre glacée  
Un sourire qu'on n'a que pour sa fiancée  
Quand l'amour est à son éveil.

Depuis longtemps déjà, voyant la mort en face,  
Il écrivait ces mots vaillants, comme l'on trace  
Les lignes de son testament :

« Si je tombe frappé pour sauver la Patrie,  
» C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie ;  
» Ne pleurez pas, mes chers parents.

» Ce foyer tant aimé qui couva mon enfance,  
» Priez, sans vous lasser, sans perdre confiance,  
» Nous le reformerons un jour ;  
» Plus forte reprendra la trame interrompue  
» De bonheur, de baisers, de tendresse vécue,  
» Alors, ce sera pour toujours !... ».

Moi, j'ajoute ces mots : Il faut que la prière,  
Chaîne d'or reliant le Ciel avec la terre,  
Nous rapproche de cet enfant.  
Levons les yeux vers lui ! Sur son front, la couronne  
Qu'après celles d'ici les archanges lui donnent  
Plus que tout le rend triomphant.

Et quand nous sentirons le désespoir qui monte,  
Misérables, brisés, mais sans crainte et sans honte,  
Il faudra nous mettre à genoux,  
Car, dans sa pureté, car, avec son martyre,  
Puissant auprès de Dieu, nous pouvons bien le dire,  
C'est à lui de prier pour nous !

Octobre 1918.

## LES TROPHÉES

---

En rentrant hier soir, madame Marguerite  
Reçut, venant du front, un colis important  
Que son mari, galant guerrier, fit partir vite  
Afin que le regard de ses yeux soit content.

Ravie et curieuse, elle ouvre tout de suite  
Le paquet maculé, mystérieux, pesant;  
Cherchant parmi le foin, ses longues mains évitent  
De heurter les objets tout en les dé faisant.

A genoux, elle sort lentement les trophées ;  
D'un ruban tricolore, avec ses doigts de fée,  
Les enchaîne, captifs, aux pieds du Sacré-Cœur.

Et puis, songeant, pendant que les enfants s'exclament,  
A ce qu'elle eût souffert avec son cœur de femme,  
Elle rend grâce à Dieu que nous soyons vainqueurs.



## LE CLAIRON DE L'ARMISTICE

---

Les parlementaires allemands étant dans nos lignes pour accepter nos conditions avant la signature de l'armistice, on attendait la dépêche annonçant que la chose était faite, et au reçu de laquelle le clairon, même si c'était au milieu de la nuit, devait sonner en parcourant les rues afin d'annoncer la nouvelle.

---

Le clairon va sonner ce soir, dans la nuit sombre,  
Et moi je serai seule, éperdue et dans l'ombre  
Et j'en ai déjà peur.  
J'écoute et je l'attends, pourtant je le redoute ;  
Je crois l'entendre... Non, c'est un bruit sur la route...  
C'est le battement de mon cœur...

Cependant, ce n'est plus celui qui mobilise,  
Celui qui fit passer comme une froide bise  
Sur nos nerfs et dans notre sang ;  
Ce clairon-là, c'est bien celui qui nous délivre  
Qui, de mornes et las, nous rendra fous et ivres  
Du goût de victoire qu'il sent.

J'ai peur de ce clairon, celui de la Victoire,  
S'élançant, comme fait un géant de la gloire,  
Pour traverser notre pays ;  
Car sa solennité, car sa voix triomphale  
Viendra trop brusquement remplacer les rafales  
Qui troublent encor mon esprit.

Je vois encor le sang dont la terre est tachée,  
Je pleure en entendant partir pour la tranchée,  
    Au petit jour, mon fier soldat ;  
Je souffre en revivant les anciennes souffrances,  
Et je me prends à demander, lorsque j'y pense,  
    Si c'est un rêve qu'on fait là.

Je ne veux pas penser... Si ce n'était qu'un leurre.  
Si mes forces, à bout en voyant passer l'heure,  
    Devaient m'abandonner ce soir !  
Si demain, il fallait remettre au dos sa charge,  
Se taire en regardant, le soir, le lit trop large,  
    La table où, seule, il faut s'asseoir !

La nuit ne sera pas possible si je rêve...  
Mon Dieu, mettez un frein à ce flot que soulève  
    Le vent des derniers souvenirs ;  
Calmez mon faible cœur et que mon corps qui ploie  
Repose afin qu'il soit bientôt tout à la joie  
    Qui, demain, viendra m'envahir.

Mon Dieu, vous le pouvez, que la foi me soutienne ;  
Que l'appel attendu pendant cette nuit vienne  
    Faire naître en mon cœur l'espoir ;  
Donnez-moi de l'amour, puisqu'il nous en apporte.  
Et que ces trois vertus, debout, gardant ma porte,  
    M'empêchent de voir tout en noir !

C'est fini, je le crois ; pour toujours, je l'espère.  
Je vous aime et termine en disant : Notre Père,  
    Que votre nom soit sanctifié,  
Que votre règne arrive au cher pays de France,  
Que votre volonté soit faite dès l'enfance  
    Et jusqu'à notre jour dernier.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain sans mesure.  
Pardonnez le passé ; effacez nos injures,  
Puisque nous effaçons les leurs ;  
Mais ne nous laissez pas oublier que nos fautes  
Avaient bien irrité la volonté très haute  
Pour susciter tant de douleurs.

Puis, ne permettez pas, qu'à l'avenir, succombent  
Nos pauvres sens tentés des berceaux à la tombe  
Et sans force dans le péril ;  
Enfin, délivrez-nous du Mal et de l'Infâme  
Qui voulait asservir nos corps avec nos âmes,  
Délivrez-nous ! Ainsi soit-il !

8 novembre 1918, à 10 heures du soir.



SUZANNE

---

A la mémoire de Mademoiselle SUZANNE  
COMTE, en témoignage de l'affection  
reconnaissante de mon mari pour son  
père, de ma sympathie pour sa mère,  
et de la tendre amitié de ma fille pour  
elle.

Quand le céleste chœur est descendu vers elle,  
Les Anges, entr'ouvrant leurs bras,  
La cueillant comme un lys — blanc, pur et droit  
[comme elle —  
L'arrachant aux pleurs d'ici-bas,

On entendit des voix (c'étaient les voix des Anges),  
Chantant un cantique nouveau.  
Tout se tut devant eux, glorieuse phalange,  
Portant son précieux fardeau.

Ils disaient : « Dieu voulut, pour augmenter sa gloire,  
» S'entourer de jeunes héros ;  
» Les ayant échangés contre notre victoire,  
» Il avait choisi les plus beaux.  
  
» Et la Vierge, à son tour, voulut des jeunes filles  
» Pour embellir son front divin,  
» Parsemant sa couronne en étoiles qui brillent  
» De fraîches roses du matin ».

La senteur de ces fleurs aujourd'hui répandue  
Nous pénètre plus que jamais,  
Car Marie a choisi pour être son élue  
Celle qu'ici-bas l'on aimait.

Elle était fiancée... Oh ! si simple et si belle,  
Que le Ciel, jaloux de l'avoir,  
A dépassé l'amour, courant au-devant d'elle  
En nous l'enlevant hier soir.

Et c'est votre couronne, ô mère de famille,  
Qui perd son plus joli fleuron ;  
Et vous aurez toujours au cœur comme une vrille  
Qui toujours ira plus profond.

Et vos autres enfants, ô mère déchirée,  
Ont l'air de pâlir à vos yeux,  
Et c'est cette enfant-là, sombre et désespérée,  
Que vous redemandez aux cieus !

Mais il ne faudrait pas qu'en notre âme atterrée  
S'élève un frisson déprimant,  
La terre qu'elle quitte est encore éclairée  
Par un de ses regards charmants.

Que ce qui reste d'elle, au lieu d'une amertume,  
Nous soit un très doux souvenir,  
Et suivons son convoi que ses vertus parfument...  
Ces fleurs-là ne peuvent mourir !...

Dimanche 15 décembre 1918.



NEVERS  
IMPRIMERIE DE LA NIÈVRE